



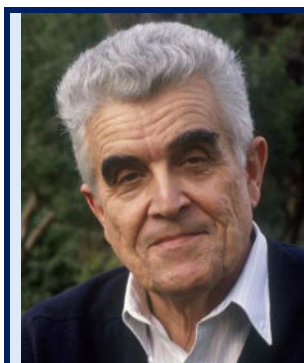
Centre
RēSIS

Centre de Ressources et
d'Études Systémiques contre
les Intimidations Scolaires

Le bulletin
d'information
du Centre RēSIS

SOMMAIRE :

- Hommage à René Girard p.1
- Un entretien exclusif avec Benoît Chantre p.2-3
- Ce que nous devons à René Girard p.4
- Les stéréotypes de la persécution à l'école p.5
- Médiation interne et médiation externe à l'école p.6-7
- Les activités du Centre RēSIS p.8



**HOMMAGE À
RENÉ GIRARD**

René Girard aurait eu 100 ans le 25 décembre 2023. À cette occasion, le Centre RēSIS rend hommage à cet auteur dont les travaux permettent d'éclairer, à bien des égards, la question du harcèlement scolaire. Bien que n'ayant quasiment jamais abordé dans ses œuvres la question de l'école, le philosophe a fourni toutes les clés pour comprendre les mécanismes du

harcèlement scolaire. À l'école aussi, les stéréotypes de la persécution, la construction du bouc émissaire sont à l'œuvre.

Son ami et collaborateur, le philosophe Benoît Chantre, qui vient de lui consacrer une remarquable biographie, nous a fait l'honneur de répondre à nos questions

**TOUTE L'ÉQUIPE DU CENTRE RēSIS
VOUS PRÉSENTE SES MEILLEURS VŒUX POUR L'ANNÉE 2024**

UN ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC BENOÎT CHANTRE



© JF PAGA

Benoît Chantre a co-écrit *Achever Clausewitz* avec René Girard en 2007. Il est président de l'Association Recherches Mimétiques et membre associé du Centre international d'étude de la philosophie française contemporaine. Il est l'auteur d'une remarquable biographie de René Girard qui vient de paraître. Il a accepté de nous accorder cet entretien.

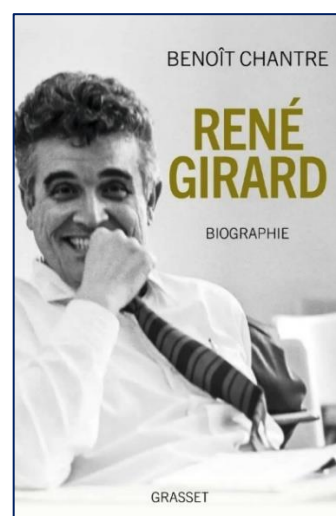
En lisant la biographie que vous lui consacrez, on apprend que René Girard a été à deux reprises victimes de brimades au cours de sa scolarité. À l'école primaire d'abord dont sa mère le retire parce qu'il est terrorisé par les grands dans la cour de récréation. Plus tard, à Lyon, il ne restera en hypokhâgne que quelques semaines en raison des bizutages. Ces épisodes ont-ils joué un rôle dans sa vie comme dans son œuvre ?

On ne peut pas être catégorique, sauf à tomber dans des spéculations. Mais il est vrai que les expériences malheureuses que vous évoquez ont pu développer chez le jeune Girard une hantise des violences collectives. Il en aura été victime très jeune (d'où la protection que lui assurera sa mère en le confiant à une préceptrice jusqu'à la sixième), puis à l'âge de la post-adolescence avec les bizutages du lycée du Parc à Lyon. On peut imaginer que son accent provençal et la maladie de peau qui l'affecta un temps ont fonctionné comme ce qu'il appellera plus tard des «stéréotypes de persécution». Les mêmes stéréotypes, m'a appris l'un de ses fils, fonctionneront aussi quand il se retrouvera isolé dans l'Amérique du maccarthysme. Ils excèdent donc évidemment les cours d'école. Mais la théorie victimaire que Girard élaborera par la suite n'est pas sans lien avec ces expériences passées.

Mais on apprend aussi qu'au lycée, il participait volontiers à des chahuts. Il se fera même renvoyer pour ce motif. «Il a connu de l'intérieur, écrivez-vous, le phénomène du lynchage où la moindre défaillance peut faire tomber un maître de son piédestal». Selon vous, en quoi a pu consister cette expérience du lynchage à laquelle il avoue avoir participé ?

Rien de grave, rassurez-vous ! Ces chahuts au lycée Mistral d'Avignon, il faut d'abord les attribuer au désordre des années d'Occupation. Le régime de Vichy traque les instituteurs et les professeurs jugés responsables de la défaite de 1940. Ils sont remplacés par des personnes inexpérimentées, souvent des femmes, à une époque où elles occupent rarement ce type de postes. Les jeunes

élèves ne vont pas laisser passer cette crise de l'autorité et vite s'introduire par la brèche ! Girard a participé à ces chahuts. On peut imaginer qu'il s'en est souvenu plus tard quand il élaborera sa théorie du «descellement de la différence paternelle». Ainsi dans son livre sur Job, où il décrira le passage de l'«idole» au «déchet». Mais il faut croire qu'il en éprouvera quelques remords lorsqu'il s'opposera à la contestation des professeurs dans les universités françaises au moment des «événements de mai». Il sera alors en train d'achever son livre sur le «mécanisme victimaire», *La Violence et le sacré*, qui sortira en 1972. Preuve qu'il avait connu de l'intérieur ces comportements de foule ! Je donne à cet égard en note, dans mon livre, une page très profonde de Jules Isaac, dans le premier tome de ses mémoires, en 1959, où il se souvient des chahuts du lycée Henri IV à la fin du XIX^e siècle, et dit que pour comprendre ce «phénomène de psychologie collective», il faudrait un auteur qui eût été «à la fois chahuteur et chahuté». Il annonce alors à son insu le premier livre de Girard qui sortira deux ans plus tard !



On connaît la distinction établie par René Girard entre la médiation externe où les modèles sont «protecteurs et lointains» et la médiation interne dans laquelle les modèles deviennent «proches et menaçants». À l'école, on peut retrouver ces deux types de modèles : le modèle protecteur et lointain n'est-ce pas le professeur que l'on admire ? Le modèle proche et menaçant, n'est-ce pas le groupe des pairs avec qui l'on rivalise ? La crise contemporaine de l'école, en affaiblissant l'autorité des maîtres, n'a-t-elle pas mis à mal la verticalité de la médiation externe pour précipiter les élèves dans l'univers horizontal de la jalousie et de la rivalité ?

La crise de l'autorité, qui culmine à partir de 1968, a en effet définitivement ébranlé le prestige lié au détenteur du savoir. Les professeurs qui, par démagogie, se mettront «au niveau des élèves», auront tendance à déclencher ce phénomène de «médiation interne» en devenant des rivaux de leurs propres étudiants : ce que Girard appelle des «modèles-obstacles». Ils leur auront ainsi donné un exemple dangereux, sous couvert de «pédagogie participative». Ce phénomène est prégnant dans les universités américaines, où ce sont les étudiants qui jugent voire qui excluent leurs professeurs. Et quand il n'y a plus de tiers externe pour incarner l'autorité, les phénomènes de rivalité se multiplient parmi les étudiants eux-mêmes. Vous connaissez mieux que moi les ravages que font les réseaux sociaux dans la sélection cruelle de leurs victimes. Les cas de harcèlement, de tentatives de suicide ou de suicide tout court, deviennent monnaie courante. Le «désir mimétique», si bien analysé par Girard, contribue à rendre abstraites les relations entre

les personnes. C'est cette abstraction qui est aggravée et accélérée par les réseaux. Il n'y a plus alors de frein à la contagion de la violence, et des phénomènes vieux comme le monde réapparaissent. Sur fond d'une crise générale de l'autorité, des meneurs se lèvent qui organisent des harcèlements ou de véritables lynchages. De petites contre-sociétés se constituent, qu'on retrouve dans la rue au sortir des écoles. La crise de l'autorité va de pair avec cette fragmentation de la société.

N'est-il pas étrange que, dans toute son œuvre, René Girard n'ait consacré que quelques lignes au monde scolaire ? Il semble pourtant avoir vécu de près l'expérience du bouc émissaire à l'école.

René Girard parle des chahuts dans ses derniers livres, avec le recul d'un père de famille qui aura transigé sur beaucoup de choses sauf sur le savoir. Il n'aura pas été un père autoritaire, mais un père exigeant, inculquant à ses enfants le respect des études. Il fut, par ailleurs, proche de ses étudiants, et tout sauf un mandarin. Il n'a pas aimé l'école, il a chahuté au lycée, il a détesté l'École des Chartes et il n'aimait pas beaucoup donner des cours. Il affectionnait, par contre, les séminaires en petit groupe, où dominait le ton de la conversation. Il entraînait ainsi très naturellement ses auditeurs dans l'aventure de sa recherche. Beaucoup de ses anciens étudiants me l'ont confirmé. Je n'ai moi-même pas beaucoup aimé l'école, ni les classes préparatoires, ni l'université. Mais je ne regrette pas d'être allé trouver au bout du monde le meilleur des professeurs qui exigea très vite que nous nous tutoyions...

Je lui devais donc bien cette biographie.

En quelques dates

1923 : Naissance à Avignon le 25 décembre
 1943 : Études à l'école des Chartes
 1947 : Quitte la France pour enseigner aux États-Unis
 1961 : Mensonge romantique et vérité romanesque
 1972 : La violence et le sacré
 1978 : Des choses cachées depuis la création du monde
 1982 : Le bouc émissaire

1985 : La Route antique des hommes pervers
 1999 : Je vois Satan tomber comme l'éclair
 2005 : Élection à l'Académie française
 2007 : Achever Clausewitz
 2015 : Décès à Stanford le 4 novembre
 2023 : Retour des cendres de René Girard en France.
 Inhumation au cimetière d'Avignon (16 décembre)

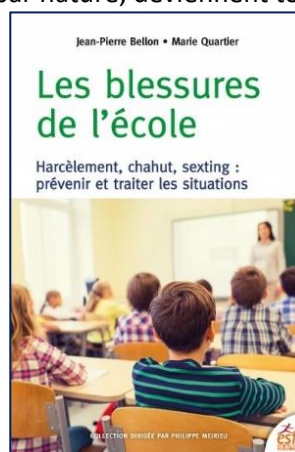
CE QUE NOUS DEVONS À RENÉ GIRARD par Jean-Pierre Bellon et Marie Quartier



Dans notre livre, *Les blessures de l'école* (2020), nous avons tenté d'analyser ce qu'ont de commun les situations d'intimidation scolaire, les scènes de chahut et les persécutions liées au sexting. Dans les trois cas, le rôle joué par le groupe s'avère absolument décisif. L'œuvre de René Girard a servi de fil conducteur à notre réflexion ainsi qu'en témoigne l'extrait que nous reproduisons ci-dessous.

«Certains contextes favorisent l'émergence des processus de persécutions : selon René Girard, ceux-ci prendraient principalement naissance dans des situations de crises lorsque les institutions s'affaiblissent et cessent de jouer leur rôle. Si la puissance de l'État a pour mission de préserver la paix civile, dès que sa légitimité se trouve mise en cause, les risques de violence peuvent toujours être à redouter. Mais René Girard soutient que les groupes possèdent une sorte de parade leur évitant de sombrer dans le chaos, cet état de «guerre de tous contre tous» que redoutaient les théoriciens du contrat social. Entre l'état de paix civile garanti par l'autorité de la puissance publique et celui de conflit généralisé engendré par l'assouvissement incontrôlé des désirs de chacun, les groupes lors des situations de crises se dirigent spontanément vers une issue intermédiaire : le meilleur moyen d'éviter le «tous contre tous» n'est-il pas de se liguier «tous contre un seul» ? La désignation d'un bouc émissaire intervient comme une forme de réponse adoptée spontanément par les membres d'un groupe face aux menaces de désorganisation généralisée qu'ils sentent peser sur eux sitôt que les processus institutionnels d'organisation et de régulation cessent de jouer leur rôle. La mise en cause d'une victime émissaire, écrit Girard joue «de toute évidence un rôle médiateur. Elle sert de pont entre la petitesse de l'individu et l'énormité du corps social». La désignation d'une victime ne ramène pas entièrement la paix civile – seule la restauration de la puissance publique en aurait la capacité – mais en concentrant la violence sur certains membres du groupe, elle permet aux masses désemparées de se ressouder en retrouvant un semblant de cohésion. Selon René Girard, en période de crise sous l'effet de l'effondrement des institutions, les foules

(crowd) se convertissent en masses (mob), et celles-ci, par nature, deviennent toujours persécutrices.



À l'école, l'affaiblissement des pouvoirs institutionnels produit des effets analogues. Quand les professeurs cessent de jouer leur rôle, les conditions du désordre surgissent. Le groupe classe tend alors à se désorganiser mais il ne sombre pas pour autant dans le chaos généralisé. Il semble qu'en classe également, la parade

du bouc émissaire joue son rôle : menacé par la désorganisation, effrayé par les débordements dont ils se pressentent capables lorsqu'ils ne sont plus encadrés, les élèves spontanément se trouvent une victime contre laquelle ils vont décharger toute leur violence. Ce déchaînement d'une classe contre une cible [...] se trouve grandement facilité autant par la personnalité de la cible que par l'absence de réaction des adultes. La cible n'est évidemment pas choisie au hasard. C'est l'élément le plus faible du groupe qui a été désigné, mais c'est aussi celui qui présente le plus grand écart possible par rapport à la norme générale du groupe. «Plus on s'éloigne du statut social le plus commun, dans un sens ou dans l'autre, plus les risques de persécution augmentent», observe René Girard. Les intimidateurs peuvent ainsi trouver une justification à leurs persécutions dans des traits propres à la victime : son caractère, ses agissements ou ses habitudes. »

LES STÉRÉOTYPES DE LA PERSÉCUTION À L'ÉCOLE

René Girard a montré qu'à travers tous les phénomènes de persécution on retrouvait certaines constantes qu'il nomme des stéréotypes. Il en dénombre trois principaux

Bien qu'il n'ait jamais véritablement étudié la question des brimades à l'école, le schéma descriptif qu'il propose s'applique parfaitement aux phénomènes d'intimidation scolaire.

Selon l'analyse de René Girard :

Les persécutions prennent naissance dans les moments de crises, lorsque les pouvoirs institutionnels sont affaiblis et où, de ce fait, les rapports entre les individus se désagrègent.

LE STÉRÉOTYPE DE LA CRISE

À l'école : Les pouvoirs institutionnels, ce sont les professeurs et la direction de l'établissement. C'est toujours lorsque ceux-ci sont défaillants ou absents que les brimades se révèlent les plus graves. Le harcèlement prospère dans les lieux peu ou pas surveillés. Il atteint son paroxysme lorsque l'ordre scolaire est entièrement défait comme dans le cas des classes chahutées.

Selon l'analyse de René Girard :

Les persécuteurs s'arrangent toujours pour rendre les victimes responsables des persécutions qu'elles subissent. Elles sont régulièrement accusées de tous les maux.

LE STÉRÉOTYPE DE L'ACCUSATION

À l'école : Les intimidateurs rendent volontiers leur cible responsable des brimades qu'ils lui infligent. S'ils se moquent d'elle, ou s'ils la mettent à l'écart, c'est toujours, selon eux, pour de bonnes raisons : à les entendre, elle serait *bizarre*, *elle leur parlerait mal*, elle ne ferait *pas d'effort pour s'intégrer*. Ainsi la victime est-elle toujours harcelée *parce que ...*

Selon l'analyse de René Girard :

Les victimes ne sont pas complètement choisies au hasard. Il existe, selon Girard certains trait universels de sélection victimaire : «*tout individu qui éprouve des difficultés d'adaptation, l'étranger, le provincial, l'orphelin, le fils de famille, le fauché, ou, tout simplement, le dernier arrivé*».

LE STÉRÉOTYPE DU CHOIX DE LA VICTIME

À l'école : Il n'existe pas de profil type des victimes de harcèlement scolaire mais des traits communs de sélection des victimes ; c'est le contexte qui va déterminer ce choix : celui qui, à un certain moment, se révélera vulnérable ou fragile, ou encore celui qui se retrouvera soudain dans une situation difficile.

MÉDIATION INTERNE ET MÉDIATION EXTERNE À L'ÉCOLE

Par Marie Quartier



Les passionnés de littérature ont tous lu *Mensonge romantique et vérité romanesque* de René Girard, cet essai où il analyse les ressorts du désir dans certaines des plus grandes œuvres mondiales, comme le *Don Quichotte* de Cervantès, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, ou encore *Le Souterrain* de Dostoïevski. Ce qui intéresse Girard, c'est le caractère triangulaire du désir – de tout désir selon lui. Nul ne choisit «librement» l'objet de son désir, mais subit l'influence d'un autre sujet qui le lui désigne comme désirable. Cette analyse a été très bien comprise par les publicitaires, qui nous vendent l'image d'un être parfaitement heureux car il possède tel ou tel objet : nous ne désirerons pas l'objet en question pour lui-même, mais pour ressembler à ce modèle de bonheur, que René Girard désigne sous le nom de «médiateur». C'est donc pour ressembler à celui que nous admirons, plus ou moins secrètement, que notre désir se porte sur un objet – qu'il s'agisse d'un bien, d'un amour, d'un savoir... Le désir mimétique se distingue du besoin, qui nous relie plus directement à ce qui doit le satisfaire. Le besoin de manger nous est dicté par la nécessité physiologique. Cette ligne droite qui relie, dans le besoin, le sujet et l'objet, n'existe pas dans le désir, qui est toujours triangulaire, indirect.

Cette analyse des ressorts du désir pourrait nous aider, nous parents ou enseignants, qui nous préoccupons de la motivation de nos enfants à apprendre. Pourquoi nos enfants, nos élèves, désireraient-ils apprendre les mathématiques, l'histoire, la lecture, sinon pour ressembler à ceux qu'ils admirent et qui possèdent ces connaissances ? Le professeur qu'on admire est celui qui nous donne envie d'étudier sa matière. L'estime que le parent éprouve pour l'école, pour ses enseignants, pour les matières étudiées est le meilleur levier pour stimuler le désir d'apprentissage de son enfant, car il lui désigne ainsi ce qu'il faut désirer dans la vie. Le caractère triangulaire du désir d'apprendre est une évidence pour tout éducateur chevronné. Au-delà de la matière étudiée, l'enfant souhaite devenir celui qui maîtrise cette matière. C'est pourquoi, la qualité de la relation entre le «médiateur» (parent, professeur) et le sujet du désir

(l'enfant, l'élève) est si importante. L'institution scolaire se trompe souvent en poussant les parents à devenir le bras armé de l'enseignant pour surveiller les devoirs de leurs enfants, au risque de susciter dans les familles des conflits quotidiens qui finissent par dégoûter les élèves des apprentissages. Nous ferions bien mieux, nous professeurs, d'attendre des parents qu'ils rendent désirables ces apprentissages. Pour cela, il faudrait prendre au sérieux cette idée du désir triangulaire de René Girard, qui nous incite à penser qu'entre l'enfant et la matière étudiée, il n'y a pas une ligne directe. Sans un médiateur qu'on affectionne, qu'on estime ou qu'on admire, aucun apprentissage n'est en soi désirable.

Pour mieux comprendre les ressorts de cette relation fructueuse, nous pouvons suivre René Girard dans une autre partie de son analyse du désir triangulaire. En effet, selon Girard, le médiateur peut être «externe» ou «interne». Ainsi, lorsque le sujet désirant et son médiateur sont séparés par une hiérarchie claire qui ne permet pas de rivalité entre eux, le désir est non seulement assumé mais l'influence du médiateur est reconnue très honnêtement. Nul conflit entre le sujet du désir et le médiateur externe, puisque ce dernier est suffisamment distant pour qu'on ne puisse envisager de le chasser pour prendre sa place. C'est le cas entre Don Quichotte et son modèle, Amadis de Gaule. Quand bien même Don Quichotte n'accomplira jamais les exploits inspirés par son idole, cela ne développera chez lui ni haine ni amertume, mais bien au contraire, une sagesse tardivement acquise à l'issue d'une aventure profondément humaine.

En revanche, le médiateur «interne» est perçu par le sujet comme un rival : ainsi Julien Sorel désire Mathilde de la Mole car il souhaite prendre la place des jeunes aristocrates qui prétendent l'épouser. La chute de l'Ancien Régime, la disparition de la hiérarchie rigide entre classes sociales qui suscite l'espoir d'une égalité de chance entre les citoyens lui autorise ce fantasme : il désire ressembler à ces nobles qui dominant la société, en leur prenant la femme qu'ils convoitent. Dans ce cas, non seulement la relation entre le sujet et le médiateur du

désir est conflictuelle, mais l'admiration du premier pour le deuxième n'est pas avouée, elle se dissimule sous un mépris affiché. René Girard nous donne une définition puissante de la haine, à partir de son analyse du désir triangulaire entre un sujet et un médiateur interne : «*Seul l'être qui nous empêche de satisfaire un désir qu'il nous a lui-même suggéré est vraiment objet de haine. Celui qui hait se hait d'abord lui-même en raison de l'admiration secrète que recèle sa haine. Afin de cacher aux autres, et de se cacher à lui-même, cette admiration éperdue, il ne veut plus voir qu'un obstacle dans son médiateur*». Celui qui nous inspire un désir, en le présentant comme accessible tout en y faisant lui-même obstacle, s'expose donc à notre haine...

Pour prolonger la réflexion sur la motivation dans les apprentissages, peut-être pouvons-nous oser une illustration des dangers auxquels s'expose tout «médiateur» du désir s'il n'a pas suffisamment de distance avec le sujet de ce désir et s'il est perçu par celui-ci comme un obstacle. Ainsi, le professeur qui fait miroiter les merveilles de l'apprentissage d'une matière, par exemple le pouvoir que permet la maîtrise d'une langue étrangère, mais donne l'impression à son élève qu'il le prive conjointement de l'accession à l'objet du désir qu'il a stimulé, ne peut susciter qu'une sourde colère, qui peut se transformer en violence contre lui dès lors que la distance hiérarchique qui les sépare n'est plus perçue comme absolue – ce qui est souvent le cas aujourd'hui. Dans le cas où cette dernière est maintenue, l'élève risque de retourner contre lui-même cette violence en se dévalorisant excessivement, surtout si le professeur l'incite à se comparer à tel camarade, son égal et donc potentiel «médiateur interne», qui réussit. Dans les deux cas, la médiation interne dans le désir triangulaire apparaît comme la source de toute violence.

Cette idée pourrait nous aider à réfléchir aux ressorts profonds de l'agressivité qui s'exprime en milieu scolaire et dont l'institution, maladroitement, entretient parfois les mécanismes. Quels principes éthiques ou règles de

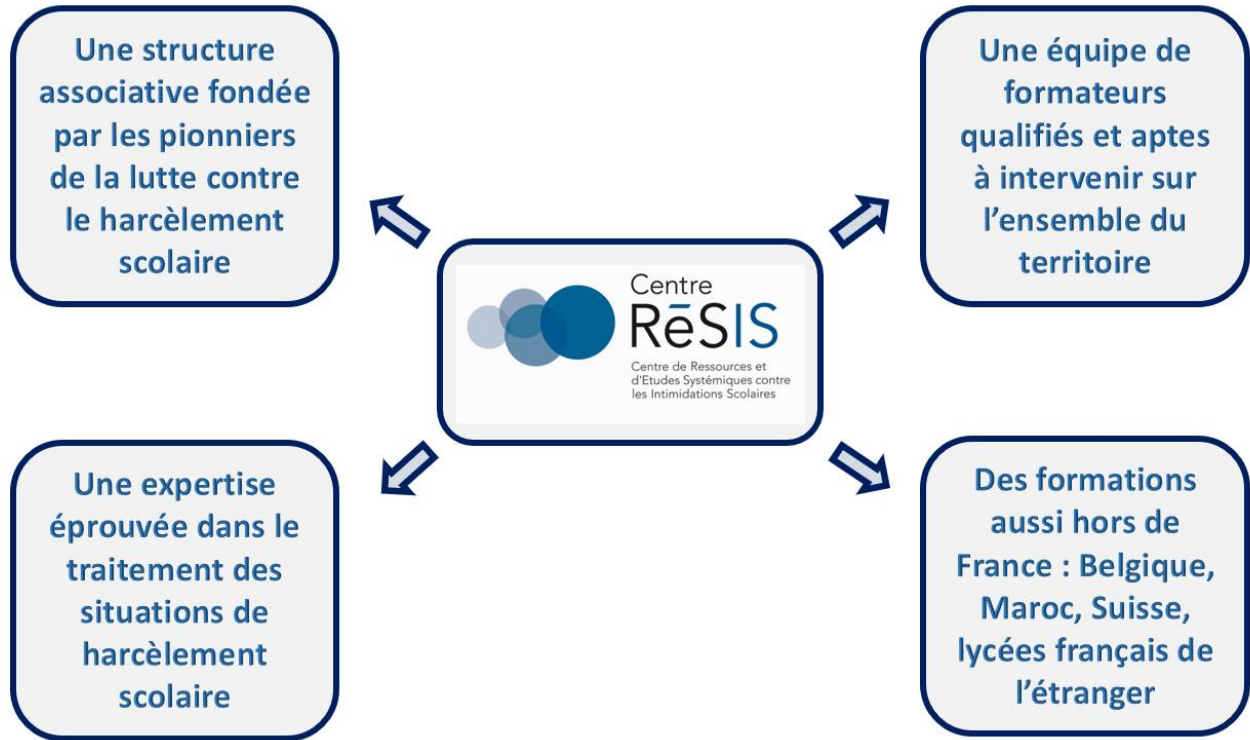
déontologie permettraient d'éviter l'émergence de cette conflictualité ?

Mais au-delà des violences entre élèves et professeurs, nous en percevons une plus grave encore, qui tend à déstabiliser l'ordre social : la violence grandissante entre familles et école. L'institution scolaire ne fait-elle pas une promesse aux familles, qu'elle ne peut pas tenir ? À savoir le baccalauréat pour tous, c'est-à-dire des études supérieures pour tous les enfants et donc des métiers d'un certain type pour tous les citoyens ? Cette promesse irréaliste, déconnectée des réalités et dévalorisante pour d'autres formes de métiers est source de frustrations insupportables si, selon ce que nous inspire l'analyse de Girard, elles sont le résultat d'un désir stimulé puis brimé par ceux-là même qui l'ont suscité. Or, face à l'échec d'un certain nombre d'élèves, l'institution scolaire ne tend-elle pas souvent à renvoyer la responsabilité aux familles ? Dans une analyse girardienne, nous pourrions nous aventurer à considérer les choses ainsi : l'école est perçue comme un médiateur interne (donc haïssable) par les familles car elle suscite un désir («votre enfant fera des études supérieures») et l'entrave («tous réussiront mais pas lui, car il a de mauvaises notes»), tout en faisant reposer la responsabilité de l'échec sur la famille («vous n'avez pas assez surveillé sa scolarité, ses devoirs du soir, vous privez votre enfant d'une chance universelle que nous lui offrons, les études supérieures et les bons métiers qui en découlent, vous n'êtes pas de bons parents d'élève»). Si cette analyse est juste, nous pourrions nous poser la question suivante : comment l'école pourrait-elle redevenir un médiateur «externe», c'est-à-dire capable de susciter un désir dépourvu de violence ? L'analyse de René Girard ne pourrait-elle pas nous aider à repenser le rôle de l'institution scolaire et sa relation avec les familles ?



[Le Quatuor Girard](#) est constitué de quatre frères et sœurs : Grégoire 1^{er} violon, Agathe second violon, Hugues alto et Lucie violoncelle. Ils sont les petits-neveux de René Girard. Ils sont tous les quatre diplômés du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris et du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon.

LES ACTIVITÉS DU CENTRE RĒSIS



POUR NOUS JOINDRE :

Centre RĒSIS France



centreresis@gmail.com

Centre RĒSIS Belgique



centreresis.belgique@gmail.com

Centre RĒSIS Suisse



centreresis.suisse@gmail.com

Centre RĒSIS Maroc



centreresis.maroc@gmail.com

